



Directeurs : Victor BARBEAU — Jean CHAUVIN

TOUS LES JEUDIS.

Noël! Noël!

NOTRE numéro de
luxé du 23 décem-
bre contiendra :

Huit pages de matière.

Plusieurs dessins inédits.

Des vers, des contes, des
potins, et la carte du
Quartier latin.

Le tout pour 5 sous.

DIVORÇONS

J'appelle une gaffe, une gaffe. Et c'est pour n'en pas vouloir déborder que je me vois aujourd'hui forcé d'abandonner la direction de l'Escholier.

Sous le pseudonyme de Gérôme Coignard, je publiai la semaine dernière un article accusant M. Emile Massicotte, ex-président des étudiants en droit, d'avoir manqué à la plus élémentaire des courtoisies à l'égard des journalistes, lors du souper de sa faculté au Queen's. La leçon n'eut cependant pas l'heur de plaire à M. Massicotte et à ses amis qui décidèrent de se venger en mettant l'Escholier au ban de l'Université.

Inquiet, mon ami Chauvin me déclara qu'il fallait à tout prix une rétractation. Quoique n'en voyant pas la nécessité, mon hésitation fut de courte durée. M. J. Chauvin et moi différons malheureusement d'opinion sur la conduite de l'ex-président. Aux yeux de mon collègue, M. E. Massicotte est tout excusable et il n'en veut d'autres preuves que les arguments de M. Dominique Pelletier que nous publions en dernière page. Je considère d'autre part que certains oublis, volontaires ou non, sont des gaffes et que celui dont s'est rendu coupable M. Massicotte méritait d'être signalé. Que mon ami Chauvin ne pense pas ainsi, j'en suis sûr, tout le premier. Et comme il me faut ou me rétracter ou mettre en danger la vie de l'Escholier, je me retire, ne voulant pas sacrifier la gazette du Quartier latin à une divergence d'opinion. Une seule solution s'impose donc, le divorce.

A nos amis, à nos collaborateurs, à tous ceux qui nous ont aidés de leur argent et de leurs conseils, à nos bienfaiteurs, à nos annonceurs, merci.

A mon ami et directeur Jean Chauvin, succès.

Victor BARBEAU.

LA CHANSON DU SOUDARD

J'ai guerroyé longtemps sur les routes de France; j'ai heurté de ma pique et de mon épée franche les hauts murs des remparts et les tours des châteaux; ma pioche a fait crouler les pierres en monceaux, et ma lance saigner l'airain dur des cuirasses, car je suis Saxon et je hais la race qui voudrait nous ravir l'Aquitaine et l'Anjou pour Isabeau la chienne et Charles le fou.

x x x

Mais nous saurons lui prendre cet empire, nous l'amènerons un jour dans nos navires couronné d'un bonnet, l'imbécille qui voit la licorne que montre un spectre dans le bois. Ah! j'en ris, je voudrais m'esclaffer à sa barbe, moi qui, la nuit, n'ai peur ni de Dieu ni du diable.

x x x

La nuit, dans les taillis, je guette les convois, attentif aux bruits sourds des sabots et des voix, et, quand la lune luit, aux armures busquées ma flèche va jaillir...

Mais je préfère, au combat de nuit, le sac des villes en plein jour; j'aime arrêter des bacs, des chalands, qui, chargés d'avoine et de lièvre, remontent le canal et la lente rivière.

J'aime la mêlée chaude et cet odeur de sang qui grise et ce fracas fait des fers bruyants qu'on brise, et les couleurs des bannières qui dansent dans la brise et font de la lumière.

x x x

C'est un vertige chaud, brûlant comme un vin fort; l'on se sent mieux en vie quand on court à la mort.

Ah! la joie folle du sang sur la hache. Ivresse de rêver le massacre, de grimper sur l'échelle au-dessus du fossé qui plie comme un grand arc et qui peut se casser.

Joie de monter quand même à travers l'air brûlant, de voir les morions briller au soleil blanc en rageant de ne pouvoir les mettre rouge comme des pavots; joie d'entendre là-haut des voix, des cris de rage. D'apercevoir la flèche entre les deux créneaux, qui vous guette, vous manque et va tomber dans l'eau; puis surgir géant sur le rempart, tout à coup, avec la hache ouvrir des trous de part en part et joncher l'ennemi comme on jonche les quilles.

x x x

Puis voir la ville qui brille devant soi, avec ses toits, ses palais, les femmes qui se sauvent ainsi que des poulets, et le bourgeois terré au fond de la boutique—les caves pleines de barriques. Vive le broc qu'on vide au cabaret, la fille qu'on rencontre au coin de l'escalier.

x x x

Vive Isabeau! Nevers est à notre merci: bientôt nous reverrons les remparts de Paris, c'est un galant métier que celui de soudard, et je jure d'entrer au Louvre tôt ou tard: c'est pourquoi piétinant les blessés qui halètent, je brandirai longtemps la torche et l'arbalète!

A moins qu'au milieu d'une folle cavalcade, je ne sois renversé par une arque-busade.

Andrée LEBLANC.

L'HUILE ET LA BOUE

Nous ne nous attendions guère, après notre sortie de samedi soir, de la part de quelques journaux de Montréal, à une conduite plus intelligente que celle qu'ils ont tenue à notre égard, en cette circonstance.

Il est vrai qu'une fête de ce genre prêtait à maintes insinuations dans les colonnes de feuilles que l'originalité ne connaît pas, et à qui l'habitude de ne rapporter que de gros faits quelconques et vulgaires enlève toute idée de penser à autre chose. Supposer un seul instant que les étudiants de Laval aient pu se grouper autour du monument de sir Georges-Etienne Cartier, célébrité nationale qui a toute leur admiration et leur profonde estime, pour y venir dans un but autre que celui de l'inoculer de boue ou de l'induire d'une huile grossière, était trop pour leurs capacités d'interprétation. Que nous ayons commis une maladresse en versant sur notre hêrèt pour donner plus d'empire au feu, non pas l'huile d'un funal municipal, mais celle d'un de nos flambeaux, fort bien, mais, outre cela, pour ceux qui ont vu, de leurs propres yeux, et non pas avec les yeux des autres, borgnes et voilés par le fanatisme, les obsèques de samedi soir, qu'y a-t-il eu, dans tous nos gestes, de représentable? Et qui parle de boue? Ceux qui la jettent vulgairement des fenêtrés d'un journal, ou les accusés qui en couvrent le piédestal et le socle d'un monument de la patrie? Nous croyons pour notre part que la seule bête qu'on puisse soulever est celle qui salit l'imagination des journalistes en chambre, désireux de la jeter, pour s'en débarrasser, sur tous ceux qui n'en sont pas encore couverts! Avant de distiller fielleusement la calomnie et de marquer leurs victimes au coin des vandales et des iconoclastes, les quelques grands quotidiens qui nous ont prêté d'aussi malveillantes intentions auraient dû, au moins, mobiliser leurs nouvellistes et s'enquérir plus scrupuleusement des faits. Nous ne leur demandons pas davantage, car il n'est pas donné à toutes les gens, malgré leur bonne volonté, de savoir interpréter un geste, un fait ou une parole!!

Nota. — Nous tenons compte de la rétractation si intelligente de la Gazette et remercions les journaux français ou anglais qui ont compris le sens de notre manifestation ainsi que les autres qui ont du moins su garder le silence sur des événements qu'ils ne connaissaient pas encore suffisamment pour s'en réjouir ou les blâmer.

ROGER-BON-TEMPS.

Chanson dolente

Passé l'hiver, ma pauvre aimée!
Tu chambre chaude et parfumée
Nargue le gel, nargue l'hiver
Et semble tout notre univers.

Puisque du monde nous isole
La neige au vent qui vole, vole...
Vivons notre amour, aimons-nous,
Voici mon front sur les genoux.

Passé l'hiver et sa tourmente,
Et le vent fort qui se lamente,
Dorlotons notre cher bonheur
Avec de doux mots consoleurs.

Mon âme est lasse des navrances
Que souffle le vent baréol.
Assez de mes désespérances
Si tu veux m'être Floréal.

Passé l'hiver! Car notre ivresse
Ignore les mots de désesse,
Passé l'hiver, le vent chagrin,
L'été saura d'autres refrains!

René CHOPIN.

(Le Coeur en exil)

M. R. GIBEAULT NOUS ÉCRIT

MM. Victor Barbeau et Jean Chauvin,
directeurs de l'Escholier.

Mes chers amis,

Je prends la liberté de vous écrire à tous deux sous le même pli pour vous remercier des sympathies que votre journal m'a adressées, avec tant de générosité, il y a plus d'une semaine. Je vous fais mes excuses pour avoir retardé à vous envoyer ces remerciements. En ma qualité de nouveau président des Etudiants en Droit, je puis vous assurer tout mon attachement et tout mon dévouement au succès de l'Escholier.

Veillez agréer l'expression de mes meilleurs sentiments.

Votre tout dévoué,

Roméo GIBEAULT.

NOS ARTISTES



Le mercredi, 15 décembre prochain, à la salle S.-Etienne, rue Christophe Colomb, près de Bellechasse, aura lieu un concert des plus artistiques, organisé par notre ami Alphonse Labelle, E.F.M. Les artistes, en plus des étudiants de Laval, sont Mme Des-Trois-Maisons, Mlle C. Venne, Bertrand, Giguère ainsi que MM. Leury, Allaire, Charpentier, Landry, etc., etc.

Le prix des sièges réservés est de 35 sous, et celui du billet ordinaire, 25 sous. Un prix spécial sera fait pour les étudiants de toutes les facultés. Voir pour renseignements, MM. Labelle et Desrosiers, tous deux de la médecine.

AUTRES TEMPS, AUTRES MOEURS

Et l'honorable juge Langelier croissait
en âge et en sagesse.

Le récent voyage des étudiants en Droit à Québec fut, comme on le sait, gâté par la polissonnerie et la brutalité des agents de police de la vieille capitale. Un carabin de l'endroit fut même à cette occasion assailli par un agent. M. Aimé Fortin, la victime, déposa une plainte contre son assaillant. L'ineffable juge Langelier renvoya la plainte et selon l'expression du *Soleil* se permit quelques judicieuses remarques à l'adresse des étu-

dants. A ces réflexions que nous publions ci-dessous, il fait bon d'opposer une page des *Souvenirs politiques* de l'honorable juge. M. Langelier n'était pas alors à la crèche du gouvernement. Ce qui, en d'autres termes, veut dire que l'ex-shérif du district de Québec n'était pas toujours partisan de l'autorité de l'ordre. On le verra bien d'ailleurs à la lecture de ce fait-divers.

FEENEY.

HIER



... Il fallait à tout prix l'empêcher d'avoir lieu. Dès que la chose fut connue, MM. Frs Langelier, Ernest Pacaud, F.-X. Lemieux et moi-même, nous nous réunîmes pour décider quel parti prendre. Après délibérations, je fus délégué avec Lemieux auprès de

notre vieil ami, M. Georges Lemelin, un libéral ardent de S.-Roche, afin d'aviser aux moyens à prendre pour briser cette réunion. Ses calculs faits, M. Lemelin nous dit qu'il fallait une somme qu'il indiqua pour payer les hommes et les voitures qui les conduiraient à Sillery; cette somme devait lui être versée pas plus tard qu'à trois heures de l'après-midi; elle le fut effectivement. "La sainte, dit-il, en recevant l'argent, je vous promets que les pendants ne parleront point." Il tint parole: l'assemblée fut un fiasco qui ôta aux pendants l'idée de répéter l'aventure.

La manière dont Lemelin s'y prit pour briser cette assemblée est trop amusante pour ne pas être racontée.

Sir Adolphe Caron et ses partisans avaient choisi, pour le théâtre de leur exploit, la maison d'école, une bâtisse avec des châssis très hauts dont les carreaux étaient tout petits. Il va sans dire que les amis de sir Adolphe s'attendaient à de la bisbille et s'étaient préparés en conséquence. Les nôtres n'étaient pas très pressés de pénétrer dans cette salle, sachant bien l'accueil qui leur serait fait. Soudain le père Lemelin eut une idée lumineuse qui décida de la victoire. Le long de l'école se trouvait une cordée de bois de poêle, débité en petits quartiers; il en distribua deux ou trois à chacun de ses hommes avec instruction de les jeter dans les fenêtres dès qu'il en donnerait le signal. Tous ces quartiers de bois lancés ensemble produisirent un effet merveilleux, les vitres se cassèrent avec fracas, on aurait dit que la bâtisse elle-même allait s'érouler. Bref, la panique fut telle que chacun se sauva à qui mieux mieux, les gens de Lemelin se joignant aux autres dans le sauve qui peut pour arriver jusqu'à leurs carrioles qui avaient été laissées à distance.

Chs L'ANGELIER, C.R.

Shérif du district de Québec.

AUJOURD'HUI



"L'incident qui a donné lieu à ce procès est très regrettable, vu qu'il a mis le public au courant de scènes vraiment disgracieuses auxquelles des étudiants ont été mêlés.

"Tout le monde porte un vif intérêt aux étudiants qui demain seront nos successeurs dans les différentes carrières de la hiérarchie sociale; il existe, cet intérêt, parce que l'on sait qu'ils appartiennent à des familles respectables qui s'imposent de lourds sacrifices pour leur procurer l'instruction et leur assurer un avenir honorable; parce que l'on sait aussi qu'ils sortent de nos collèges où on leur a enseigné les principes d'honneur qui devront les guider dans la vie; parce que l'on sait enfin qu'ils fréquentent l'université chargée d'en former des citoyens utiles à la société.

"C'est donc leur devoir de se montrer dignes de l'intérêt qu'ils provoquent par leur bonne conduite, et non pas d'être mêlés à des scènes regrettables.

"Un certain nombre d'étudiants, — c'est heureusement l'exception, — s'imaginent qu'ils sont au-dessus des lois et des convenances, que c'est un chic de se montrer grossier, de parader dans les rues, en faisant du tapage et en molestant les gens. C'est une erreur de leur part; ils sont comme tout le monde soumis aux lois, et ils sont d'autant plus blâmables de les violer que leur éducation leur en fait mieux connaître les conséquences.

"Les étudiants n'ont rien à gagner de ces visites qu'ils échangent tous les ans et qui sont la plupart du temps une source de désordres et de dépenses inutiles pour leurs parents: ils devraient cesser ces professions de sallimbanques qu'ils font dans les rues, et leur conduite dans les théâtres devrait être plus respectueuse.

Au lendemain de ces excursions, les étudiants ne sont guère prêts à continuer leurs études. Il vaut mieux pour eux consacrer tout leur temps à leurs études afin de se bien préparer pour les luttes de l'avenir.

"Comme il serait beau, agréable, de ne trouver que des gentilshommes parmi les étudiants!

"Je fais ces observations non pas à titre

LE DEVOIR

est le journal préféré des étudiants et de leurs amis, parce qu'il publie les meilleurs articles littéraires et politiques, comme aussi toutes les nouvelles.

Le DEVOIR peut être lu par tous les membres de votre famille.

Pâtisserie et Restaurant Français

328 Est, rue S.-Catherine, (ancien Legendre)

Repas à 35 sous.
Particularités: Viandes froides,
Huîtres, Homards

PÂTISSERIES, GÂTEAUX, DRAGEES
LOUIS AUZEBY, gérant.

Téléphone Est 379

L. O. D'ARGENCOURT

La vieille maison de confiance du quartier latin. Epicerie
fines et liqueurs de choix.

ESCOMPTE POUR LES ETUDIANTS

Tél. Est 953.

E. A. STE. MARIE

LIMITÉE

Coin STE-CATHERINE et AMHERST

FOURRURES, CHAPEAUX, MERCERIES, BERETS, ORIFLAMMES, GANTS,
BAS, ARTICLES DE FANTAISIE

Rod. Carrière

Opticiens et Optométristes
à l'Hotel-Dieu, de 9.30 à 11 heures, ex-
cepté le mercredi et le samedi.

Henri Sénécal

Choix de Lunet-
tes, Lorgnons,
Baromètres,
Thermomètres,
Etc., Etc., Etc.



Salon d'Optique
Franco-Britannique

207 Est, rue S.-Catherine, MONTREAL.

Téléphone Est 5219.

Direction: A. ROBI.

Théâtre Canadien-Français

SEMAINE DU 6 DECEMBRE

LA PERICHOLE

OFFENBACH

AUX ETUDIANTS EN MEDECINE

Nous rappelons que nous avons toujours en mains un assortiment considéra-
ble de TROUSSES A DISSECTION, STETHOSCOPES, accessoires et instruments
pour la bactériologie et l'histologie, ainsi qu'un choix varié d'instruments de chir-
urgie.

PHARMACIE LECOURS ET LANCTOT

Coin des rues S.-Denis et S.-Catherine

MONTREAL.

de reproche, mais bien à cause du grand intérêt que je porte moi-même aux étudiants; eles m'ont été suggérées par une foule de citoyens depuis que j'ai cette cause en délibéré. Puissent mes observations être prises dans le sens qu'elles sont faites, c'est-à-dire dans la pensée d'être utile aux étudiants, par un homme qui l'a été lui-même autrefois.

Honorable juge C. L'ANGELIER.

SOUS LA POUTRE POLONCEAU

O! Louis! qu'as-tu fait de ton joli bérêt blanc?... et si bien coloré!...

* * *

Si l'architecte... boum, boum... fait son faraud!...

La guerre!... Quel meilleur temps pour penser à la paix!... Les architectes devraient "faire fonctionner" leur sens commun!

* * *

Allons! les "21".... n'ennuyez plus "notre" président.

* * *

Température très élevée. Soleil splendide. Paul Pap., obtient 15,0.

* * *

Emile, son livre et son bérêt!...

* * *

Espérons que notre président, dans ce "nouvel élan" de dévouement ordinaire, va relever le "département" des jeux.... il faut un... fort élan!...

PAUL....

SOPHIE

MOEURS UNIVERSITAIRES

par

JEHAN FRIDOLIN

(Suite)

UN DRAME A L'EGLISE

Revenus de Québec par le train de 5.20, Angèle et Robert rentrèrent chez eux. C'était un lundi. Mardi, Angèle se leva de grand matin, et se rendit à la basse-messe. L'église Saint-Jacques sembla déserte. Adossé sur un pilier, un individu, aux allures louches, surveillait d'un oeil de faucon la jeune fille.



Pauvre Angèle! Tu ne pouvais savoir que le danger était près de toi.

De même que le petit enfant poursuit à travers la riantة prairie un papi lon aux riantes couleurs et ne pense pas à la vipère cachée dans les tendres herbes, de même la jeune fille innocente et sans malice s'abandonnait aux joies pieuses et ne songeait guère au voyou qui la guettait.

Au bout de dix-neuf minutes, Angèle se leva et marcha vers la porte.

L'homme aux habits troués s'élança comme le jaguar de Bolivie.

Il se heurta sur une poitrine de fer et ne put réprimer un cri de douleur.

—Robert! dit Angèle en tombant à la renverse.

—Là-bas, l'individu détaillait en criant vengeance.



Un quart-d'heure plus tard, devant une tasse de thé chaud, chez Auzeby, Angèle retrouva son sourire.

—Cet homme, fit elle, qui est-ce?

Robert répondit aussitôt:

—Je ne sais pas. C'est encore un mystère, et je trouve que l'auteur abuse des complications. J'ai hâte de sortir de cette position, et j'espère, avec tous les lecteurs de l'Escholier, que "Sophie, moeurs universitaires" finira bientôt. Et

puis que fait Sophie? Si au moins je la connaissais!...

—Merci pour l'héroïne!

Angèle, furieuse, se leva, prit son manchon et sortit.

Robert n'avait pas de quoi payer, mais M. Auzeby, qui l'avait vu souvent dans son établissement, lui fit crédit. M. Auzeby est un homme aimable et hospitalier. C'est ce qui fera sa fortune.



Quant à l'ingrate Angèle, elle ne devait pas tarder à être dans le pétrin.

La vipère veillait sous l'herbe et elle n'aime pas qu'on lui marche sur les pieds.

(A suivre)

WESTMOUNT!

*Vous ne connaissez pas les sombres puritains,
Ennemis déclarés de toute gaieté franche.
Qu'importe que les cieus soient mornes ou sercins,
Ils ne permettent pas qu'on s'amuse un dimanche.*

*Et quand sonne chez eux le grand jour du Seigneur,
Il faut que dans la paix s'endorme chaque chose.
Qu'importe que les cieus étalent leur splendeur,
On Holy Sabbath Day — il faut être morose.*

*Vers le sombre meeting, ils s'en vont deux à deux
En ployant sous le faix de leurs larges bréviaires,
Puis ils chantent bien faux des cantiques pieux
Pendant que dans leur coin ronronnent les commères.*

*Quand le soir arrivé ils songent au repos,
Au cœur d'un gros beefsteak, ils épanchent leurs peines,
Et pour finir enfin le whisky coule à flots
Dans un demi-million de pauses puritaines.*

Jean des GREVES.

ESCULAPERIES

Diab! Que d'eau ! Que d'eau ! Ceux parmi vous qui ont lu la charmante brochure qu'est "Un Canadien Errant", par M. Ernest Bilodeau, se remémorent sans doute l'anecdote que l'auteur consigne vers la fin de son livre, si j'ai bonne mémoire, et qui a trait à un petit incident survenu à Paris lors des "Grandes-Eaux", comme on dit là-bas, divertissement qui a ordinairement lieu, chaque année, le premier dimanche de chaque mois, de mai à octobre, "en le beau palais de Versailles" ! Un groupe de Canadiens étaient donc là, admirant le spectacle grandiose qu'engendre cette masse d'eau limpide jaillissant des mille gueules des monstres marins sculptés dans le bronze ou le marbre des fontaines. Parmi ce groupe de visiteurs canadiens se trouvait un de nos professeurs les plus estimés du cours primaire de la Faculté de Médecine. Vous le reconnaîtrez au cas embour qu'inspira à l'un des spectateurs la vue de ces cascades harmonieuses qui s'écoulaient des couleurs de l'arc-en-ciel en brisant les rayons de soleil de cette belle après-midi de juin, juillet ou août, je ne sais plus au juste. Et de voir ce torrent d'eau qui faisait presque déborder les vasques des fontaines, il s'écria : Que d'eau ! Que d'eau !... Et dire que nous n'avons avec nous qu'un seul "baril" pour contenir toute cette eau !



Vous allez sans doute me demander ce que vient faire cette anecdote dans ma chronique esculapienne ? Eh bien, voici ; je sens que j'ai tellement de choses à vous conter que j'éprouve presque l'envie de crier à l'instar de ce joyeux Canadien, en parolant son exclamation : "Que de mal'ère ! Que de matière, je me sens là derrière le frontal ! Et dire que je n'ai à ma disposition qu'une colonne pour toute la contenir !" Faut dire avec cela que ma colonne elle est... tronquée ! Vous avez vu la dernière fois, ce n'est qu'une demi-colonne que j'ai. Et je vous assure que "j'en ai tout mon raide" pour m'y tenir à cette demi-colonne. En effet, la semaine dernière, j'ai chômé ! J'étais à sec ! Ah ! mais j'y pense, je chômâis la Sainte-Catherine ! Que voulez-vous, lorsque c'est la fête de la "tire", c'est tout à fait rigolo de se laisser "tirer" les vers du nez par son directeur lorsque celui-ci réclame à grands cris une chronique et... qu'on ne la lui donne pas !

En médecine, du moins en primaire, nous avons voulu célébrer la Sainte-Catherine en chômant la dissection, histoire d'aller se ba'ader sur la rue qui est sous la protection (aïe ! aïe !) de la sainte en question. Je vous assure que moi, j'en ai été fierement puni ! Cette nuit-là, j'ai rêvé que mon Macchabée venait me "tirer" les ortilles !

Je soupçonne que beaucoup de carabins ont dû veiller très tard, ce soir-là, et manger beaucoup de tire, car le lendemain matin, au cours, j'en ai vu un bon nombre qui "s'étaient", oh ! mais s'éti-

raient à se décrocher tous leurs extensions ! C'est curieux tout de même de constater que, lorsque la Sainte-Catherine arrive, le mois de novembre "tire" à sa fin ! Ah ! mais zut ! je me tais, car ça commence à être "tiré" par les cheveux, tout ça !

Mais par ons donc de l'enterrement du béré ! La manifestation a été des plus réussies. La faculté était bien représentée. Bon nombre d'étudiants en médecine avaient tenu à assister à cette fête macabre de l'enterrement ou plutôt de l'incinération de notre couvre-chef officiel. Une fête macabre, ça nous touche de très près, n'est-ce pas, carabins ? D'ailleurs notre emblème dirigeait le cortège, il fallait suivre ! Pas mal réussi du tout, ce crâne au bout d'un manche à balai !

Les journaux anglais du matin parlaient, lundi, d'insultes à la mémoire de Cartier, de dégâts à la propriété, etc. Non, mais, voyez-vous ça, insulte à la mémoire de Cartier ! Oh ! c'est trop drôle ! C'est épataant comme certains journaux anglais trouvent toujours le tour de nous tomber dessus, nous, Canadiens, aux moindres de nos gestes ! Ils s'imaginent voir tout en rouge, là où en réalité ils ne voient qu'en... jaune !

Au d'able les potins ! Je veux en garder un peu pour la semaine prochaine, au cas où je me trouverais en face d'une pépénie de matière ! Vous savez, j'ai une peur bleue des... insuffisances ! Sur ce, je vous "tire" ma révérence !

HIPPOCRATE.

REPONSE A L'AMI SOLON

(Suite de la dernière page)

unies aux pensées d'une femme, mon âme vibrant à l'unisson de la sienne.

"Je l'aimais... tous mes jours étaient ornés par elle.

"Je ne concevais pas de pouvoir finir mieux

"Qu'en allant à la mort pour elle, sans le dire.

"Et mon dernier regard rempli de son sourire!"

Dans le cœur et dans la chair elle m'était entrée ! Elle était devenue moi tout autant que je l'étais moi-même. J'ai rêvé d'une félicité sans bornes... Le bonheur, je le touchais du doigt... Vaine chimère !... J'ai connu les affres de l'attente... du doute... de la perte irréparable... J'ai entrevu la face hideuse de la perfidie... Oh ! la torture de chaque instant que de montrer à tous — même à l'aimée d'hier — un masque impassible, de causer pluie et beau temps, alors que les sanglots s'accumulent dans la gorge, étirent la poitrine en un étai d'acier... Mépriser l'amour?... Non, mais le craindre...

Solon, ces tourments, tu ne les as pas connus, ces angoisses, tu ne les as pas

CARTES PROFESSIONNELLES

Téléphone Main: 1056
Téléphone Main: 1952.
ALDERIC BLAIN, B.A.L.L.L.
AVOCAT
Edifice "Royal Trust"
107 S.-Jacques, 107
Chambres 504 et 506. MONTREAL.

Tél. Main: 3539. Résidence :
1473 rue S.-Denis.
HONORÉ PARENT, L.L.L.
AVOCAT
99, rue S.-Jacques, 99. MONTREAL.

W. Patterson, C.R. Saluste Lavery, B.C.L.
PATTERSON & LAVERY
AVOCATS — PROCUREURS
Suite 111. 180, S.-Jacques.
Tél. Bell Main 3960. — Câble Wilpon.
M. Lavery a son bureau du soir : 1 Saint-Thomas, Longueuil.

Téléphone Main: 2175.
JEAN-LOUIS LACASSE
NOTAIRE
Edifice "Duluth"
50 Notre-Dame Ouest, 50. MONTREAL.

NOS DENTS
sont très belles, naturelles, garanties.
Institut Dentaire Franco-Américain
(INCORPORÉ)
162 RUE S.-DENIS, MONTREAL

Téléphone Main: 143.
LA LUNETERIE MODERNE
ARMAND RENAUD, Opticien diplômé
88 rue S.-Catherine Ouest, 88. MONTREAL.

Tél. Bell Main 6227. Succursale :
376 S.-Catherine Est. Tél. Est 4643
A. LEMAY
SPECIALITE : Cigares de choix, domestiques et importées; pipes et articles de fumeurs de tous genres, revues françaises
SALON DE TOILETTE HYGIENIQUE
51 RUE S.-JACQUES - - - - MONTREAL

épreuves, et tu n'as pas vécu. Aussi, tu ne comprendras pas que, lorsque les disciples tentent d'édifier leur bonheur sur des assises d'une telle fragilité, je leur crie: "Gare! c'est du sable mouvant!"
O toi-même, Solon, si tu n'étais si vieux, je dirais: "Ressais-toi avant que, tes fioles étant tombées de ta main tremblante et ayant volé en mille éclats au contact de la réalité, il n'y ait plus qu'à te renvoyer à mon épigraphe et à te dire: "Medice, cura te ipsum!"...
L'IMBECILE.

L'HOPITAL LAVAL

Les E. E. M., sous la présidence de M. Léopold Lamoureux, après leur bal du Ritz-Carlton, donnent un concert, le 2 décembre courant, pour aider à l'organisation de l'Hôpital Stationnaire Laval, oeuvre à laquelle tout vrai carabain devrait s'intéresser. Les artistes distingués, recrutés parmi nos amis et amies du dehors, et les quelques mélomanes de l'Université qui ont promis le concours de leur art "ont droit qu'à leur audition la foule vienne et écoute." Tous les étudiants auront place pour eux ! Il faut, par notre présence et nos encouragements, faire un succès de cette soirée.

ÉTUDIANTS DE LAVAL

DEPOSEZ VOS ECONOMIES A
La Banque d'Epargne de la Cité et du District de Montréal

FONDEE EN 1846
Bureau-Chef et 14 succursales à Montréal
DIRECTEURS: Hon. J. Ald. Outmet, Prés.; Hon. Robert Mackay, Vice-Prés.; H. Bolton, Robert Archer, Hon. H. Dandurand, G. N. Moncel, Hon. Chas. J. Doherty, Hon. Sir Lomer Gouin, Donald A. Hingston, M.D., F. W. Molson.
LA SEULE BANQUE incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Epargne, faisant affaires dans la Cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les banques) DONNE TOUTE LA PROTECTION POSSIBLE à ses déposants.
ELLE A POUR BUT spécial de recevoir les épargnes, quelques petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, écoliers, commis, apprentis, et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et d'en faire un PLACEMENT SUR.
DEMANDEZ une de nos petites banques à domicile, ceci vous facilitera l'épargne. Intérêt alloué sur les dépôts au plus haut taux courant.
Nous vous réservons toujours l'accueil le plus courtois que votre compte soit gros ou petit.
A. P. LESPERANCE, gérant.

Tél. Bell Est: 1584.
Chas G. de Lorimier
Fleurs naturelles et artificielles.
250, rue St-Denis, 250
MONTREAL

SPECIALITE: Tributs floraux et funéraires.

Tél. Est: 1798. Ouvert le soir
F. M. CURRAN
CHAPELIER
2 MAGASINS: 352, S.-Catherine Est, 352
1104, Ave. Mont-Royal Est, 1104
UN SEUL PRIX : \$1.50

FOURRURES
GROS ET DETAIL
Les étudiants sont invités à venir examiner nos magnifiques modèles de fourrures
Achetez vos béréts chez
CHAS DESJARDINS & CIE
LIMITÉE
130, RUE S.-DENIS

Téléphones Est: 1878 / 3241
ED. GERNAEY
Le fleuriste des étudiants et de leurs amis
SPECIALITE: Tributs floraux en cire.
108 Est, rue Ste-Catherine, 108 Est
MONTREAL.

LA CIE J. & C. BRUNET
PLOMBIERS
Fournisseurs de la "Maison des Etudiants"
213, SAINT-LAURENT. Tel Est 1835
"LE PHOTOGRAPHE CONNU".

219 RUE S.-CATHERINE EST, PRES SANGUINET, MONTREAL
Téléphones : Bureau, Est 5556; résidence, Est 229

BELL EST 1842
ED. ARCHAMBAULT
MARCHAND DE
PIANOS, ORGUES, MUSIQUE en FEUILLES
312-314 EST S.-CATHERINE, MONTREAL.
Près de la rue S.-Denis.

"L'Escholier" est publié par Messieurs Victor Barbeau et Jean Chauvin, directeurs, 43 rue S.-Vincent, Imprimé à l'Imprimerie Populaire (limitée), 43 rue S.-Vincent, Montréal.

RÉDACTION :
43 SAINT-VINCENT 43
TELEPHONE MAIN 7460

L'Escholier

GAZETTE DU QUARTIER LATIN

ABONNEMENT
ANNEE UNIVERSITAIRE
\$1.00
Le Numéro 5 sous

REPONSE A L'AMI SOLON

Un grand obstacle au bonheur.
C'est de s'attendre à un trop grand bonheur.
FONTENELLE.



La lecture de ton épître, Solon, m'a rendu songeur... songeur et triste... L'autorité qui s'attache à la chevelure neigeuse n'a pas été sans éveiller en moi un sentiment d'incertitude... presque de crainte... Pour un peu, je me serais retranché derrière mes chers vieux bouquins que tu méprisais tant et je t'aurais bombardé de citations. Mais, après mûre réflexion, j'ai cru qu'il vaudrait mieux changer de tactique, puisque la sagesse que recèlent les in-folios de tous les âges n'a aucune emprise sur ton esprit vraiment étrange, et qu'à coup sûr, c'eût été peine perdue.

Ton illusion est celle de bien d'autres. Parce que les rides sont venues sillonner ton front, que les ans ont blanchi ta tête et adouci ton pas, tu crois avoir beaucoup vécu. Singulière erreur!... Ne sais-tu pas encore, vieillard d'un jour, que le nombre des années n'y fait rien. Passe-moi une citation et je te fais grâce du reste. Rousseau dit quelque part : "L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années, mais celui qui a le plus senti la vie." Vieillard né d'hier, par quel sortilège es-tu passé au milieu de la vie sans en avoir subi les atteintes?... Médecin des âmes — tel quelque saltimbanque de carrefour — tu vanles la vertu efficace de deux elixirs : l'action et l'amour. Es-tu bien sûr d'avoir puisé à ces deux fioles?...

"Agir! agir!" clamés-tu. Mais as-tu jamais tenté de remuer des idées?... Lorsqu'encore animé de la fougue des jeunes ans, l'es-tu imposé un idéal pour lequel tu as voulu lutter?... pour lequel tu as combattu?... Oh! alors, tu as vu dans toute sa hideur la plaie de la morne indifférence, tu t'es heurté aux préjugés, à l'hypocrisie et à la haine. Je ne parle pas de l'ingratitude; c'est le partage assuré à tous ceux qui se dévouent sans espoir de retour. Alors, tu as pu voir l'âme humaine dans ce qu'elle a de vil, car c'est lorsqu'elle est troublée que l'eau rend à sa surface la boue qui constitue le fond sur lequel elle repose...

Et c'est après avoir contemplé de tels spectacles que tu viens agiter la sinistre fiole, et clamer : "Le secret du bonheur est dans l'action". Non, j'aime mieux croire que ce mot, tu ne sais pas ce qu'il signifie, combien il renferme de déboires et de disillusiones. S'assigner la lutte comme devoir, comme condition d'existence, fort bien, j'en suis. L'homme se doit à ses semblables et ce serait lâcheté de sa part que de se dérober à ce devoir impérieux. Mais y chercher le bonheur!... Mon ami Solon, décidément, tu n'as pas vécu.

Tu n'as pas vécu, car, de même que de l'action, tu parles de l'amour avec une sérénité que l'on serait plus en droit d'attendre d'un éphémère. Tes paroles trahissent ton inexpérience. Quoi! tu aurais trempé tes lèvres à la coupe enchantée de Vénus, et tu en ignorerais l'amertume. C'est ce sentiment médiocre que tu ériges sur un socle et auquel tu donnes le nom d'Amour?... Une verte pelouse... un ciel serein... une nuit étoilée... une femme... quelconque. C'est là ce que contient la seconde fiole?... c'est là que tu trouves le bonheur?... Vieille barbe, tu te paies de mots...

Mes vingt ans, dont tu me fais crime, ont connu le charme de deux yeux noirs, ils se sont bercés aux accents d'une voix mélodieuse et douce. Mes pensées se sont

(A suivre en page 3)

RECTIFICATIONS

Monsieur Victor Barbeau, directeur,
L'Escholier,
Montréal.

Mon cher Barbeau,

L'Escholier se fait fort, nous avez-vous dit, de rendre justice à tous les étudiants. C'est donc en haute confiance que je viens vous demander de rectifier un certain entrefilet paru dans votre journal jeudi dernier et intitulé "Une gaffe". Cet article est injuste envers M. Massicotte, notre ancien président et organisateur de notre dernier souper. Vous reprochez à notre ami d'avoir négligé les représentants de la presse lors de notre souper annuel. Quant à cela permettez-moi de vous dire que les organisateurs de ce souper n'ont jamais eu l'intention d'en faire autre chose qu'une simple réunion des étudiants et professeurs de la Faculté et que les quelques représentants des journaux qui étaient là y étaient plutôt à titre d'amis des étudiants qu'à titre de représentants de la presse. Ils avaient d'ailleurs été prévenus qu'il n'y aurait pas de santé de la presse et je crois qu'à ce propos notre ami Jean Chauvin, directeur de L'Escholier lui aussi et membre du conseil des étudiants en Droit jusqu'aux élections de la semaine dernière, pourrait vous dire qu'il en avait été décidé ainsi à une réunion du comité de régie tenue le mercredi, 17 novembre.

J'espère donc, mon cher Barbeau, que vous vous ferez un plaisir de publier cette lettre et de rendre justice à notre ancien président qui n'a certes pas fait une gaffe en cette occasion.

Bien à vous,

Dom. PELLETIER, E.E.L.

Montréal, le 29 novembre 1915.

N. B. — La rectification de M. Dominique Pelletier vient à son heure. En la publiant nous croyons rendre justice à M. E. Massicotte. Dont acte.

J. C.

UN REVE

Je rêvais ce soir et je rêvais de vous!

Six mois ont passé depuis que, pour la première fois, je vis une petite fée illuminer ma vie et changer en joyeux espoirs ces craintes qui me faisaient frémir. Je n'étais guère content alors. Et les longues années que je voyais devant moi me paraissaient si tristes que j'en aurais pleuré! Six mois ont passé et depuis tout est changé!

Vous souvient-il de ces violentes discussions au bord du lac, dont les vagues étincelantes de soleil venaient mourir à nos pieds? Vous souvient-il, quand le crépuscule drapant de son grand voile les êtres et les choses, nous remontions la côte en devisant gaiement sur cette vie qui ne m'effrayait plus, parce que nous étions deux? Plus d'une fois en vous sentant si près de moi, j'eus grande envie de poser mes lèvres sur vos cheveux si fins, et de vous dire tout bas mon grand amour! Mais vos yeux pleins de joies candides levés vers moi me faisaient rougir et regretter d'avoir voulu troubler cette confiance. Alors, pour dissiper mon ivresse, je courais comme un fou, jusqu'à ce qu'épuisé, vous demandiez grâce! Je revenais ainsi apaisé, vous remerciant de m'avoir prouvé que la philosophie n'est rien, si Dieu ne nous garde en secret un autre anesthésique pour endormir nos misères et nos tristesses!

Je rêvais ce soir, et je rêvais de vous!

AU BOIS DORMANT.

LE RASOIR

Ta-ra-ra-boum! et le marquis de Molletrond se laissa choir aux pieds de sa bien-aimée. "Athanaïs! Athanaïs! Ne pourriez-vous jamais me pardonner?" — Non, dit-elle; l'injure était trop grande, et le concierge trop vieux.

"Malheur de ma vie, sanglotait le marquis, vous n'auriez jamais dû vous fâcher, car vous savez bien que je n'étais pas libre, et que j'avais mal aux dents.

Tant pis, répondit-elle souriante, mon bien-aimé, je n'en serai pas moins votre femme demain matin, et ma vie entière vous appartiendra.

"Athanaïs, je vous aime, mais rendez-moi mon rasoir, je ne peux pas m'en passer et vous savez bien que je n'ai pas de fortune."

Au moment où Mlle de Riz-Godou ouvrait sa vermeille bouche pour répondre à l'élu de son cœur, la porte s'ouvrait en coup de vent et Hugolin de Laval entra humblement.

"Tout doux, Athanaïs de Riz-Godou, si vous ne rendez pas le rasoir à Jérôme, mon père, Hugolin Delatour-Defin, vous battra, mademoiselle, vous battra, vous dis-je!" Athanaïs se jeta dans les bras du marquis et s'écria, joyeuse: Merci! merci.

II

Athanaïs revenait de Capri au bras du comte Hugolin et dirigeait ses pas tremblants vers la divine Ischia.

"Hugolin, je vous aime, mon époux, et tous les jours de ma vie je vous suis reconnaissante du coup mortel que vous avez porté l'an dernier à mon bien-aimé Jérôme de Molletrond, car c'est grâce à son décès que j'ai pu vous épouser. Croyez-vous que du haut du ciel où il nous regarde il puisse me pardonner de ne pas lui avoir rendu son rasoir?"

Chi-lo-sa? Athanaïs, l'on ne peut jamais savoir, le remords n'arrive jamais trop tard, et le cimetière de Père-Lachaise est toujours là.

III

Novembre arrachait aux arbres leurs dernières feuilles, et l'apre bise caressait de son haleine les monuments funèbres du célèbre cimetière.

Un riche mausolée croulait sous les fleurs, et en lettres d'or on y lisait ce triste épitaphe.

CI-GIT

Jérôme de Molletrond,
mon bien-aimé fiancé,

ET

Hugolin Delatour-Defin,
mon époux adoré.

Car celle qui pleurait dans ses voiles de deuil était Athanaïs, veuve depuis peu; ayant perdu son mari et l'usage de ses jambes dans l'affreuse tempête dont je vous parlais tout à l'heure.

Après avoir sangloté pendant deux heures, elle essaya pieusement ses yeux et déposa sur la tombe un étui de chagrin contenant le fameux rasoir. "Pardieu, Jérôme, pardon, le remords a été plus fort que l'amour, et je vous LE rapporte, du haut du paradis pardonnez-moi!"

Et comme poussée par un effroi grandiose, Athanaïs s'élança à toute vitesse jusqu'à la porte du cimetière où l'attendait sa somptueuse limousine.

MALO-BLOC.

P. S. — Cette délicieuse nouvelle m'a été confiée par le directeur de la Longue-Pointe, et a été écrite par le plus ancien de ses pensionnaires. Le DOYEN, quoi!!!

Dé-Rynché.

IL Y AVAIT UNE FOIS...

Il y avait une fois un âne si têtu, si têtu, que son maître — un vrai bon campagnard — ne pouvait jamais s'en servir pour se rendre au marché voisin, si près à un mille de distance.

A peine parti l'âne arrêta, l'habitant tira bien un peu sur les rênes, mais les régimbades commençaient, l'âne faisait entendre son "hi-han", multiplié à l'infini par l'écho, et son maître, trop bon pour lui donner des coups, débarqua ses choux, ses pommes, ses navets, les mit dans un panier et les alla porter lui-même au marché.

Or, un jour, le maître, lassé, fatigué de tant de résistance et de la mauvaise volonté de son âne, le vendit à son voisin qui lui administra force coups de bâton et coups de pied : l'âne marcha depuis ce temps à merveille ; on le cita comme exemple dans toute la contrée.

La conclusion à tirer des événements actuels, de l'affaire du monument Cartier en particulier, il me semble, que la voici : Une certaine classe des Anglais de Montréal s'entête, montre à toutes occasions, du parti-pris, de la mauvaise volonté contre la race canadienne-française; ne faisons pas comme notre habitant, administrons-lui force coups de bâton du régime et de coups de pied du gros bon sens. Vous verrez, dans un jour plus ou moins éloigné, on n'entendra plus de braiments et on n'aura plus de ruades de cet âne malheureusement trop commun dans notre XXe siècle et dans la métropole du Canada.

Et tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes.

S. L. P.

TIGRETTE

Juste au moment où je commence à écrire, ma porte s'ouvre tout doucement, comme poussée par une main invisible, j'avais cru d'abord entendre dans le corridor des pas si faibles, si doux qu'un instant j'avais pensé à la visite d'un ange.

Non! Celle qui entre est une petite créature, fine, douce, à la taille élancée, chacun de ses gestes est une caresse et ses mouvements ont une grâce et un charme exquis, et n'allez pas croire que mes 35 ans me rendent trop vieux pour que je puisse apprécier la perle que je possède.

Nous prenons nos repas ensemble, et pour moi c'est toujours un plaisir nouveau de voir ses jolis yeux me regarder tendrement, elle a de longs cils qui voilent son regard et lui donnent un air inquiet, je ne l'en aime que plus.

Parfois le soir je la prends sur mes genoux (elle est si câline), elle appuie tendrement sa tête sur mon bras, et ce sont de délicieuses caresses! Si je penche ma tête pour l'embrasser, au moment où mes lèvres atteignent son cou, la coquine retourne la tête, et je reçois dans l'oeil un brin de sa moustache, car j'avais oublié de vous dire que Tigrette, ma petite chatte, a de fines moustaches blanches et longues.

Et mes soirées s'achèvent en rêvant pendant qu'elle file un doux ronron, et que je passe à l'infini mes doigts sur son dos soyeux.

Jean GISKAN.

